

Sénégal J9

Ziguinchor La nationale La Pirogue L'accueil

Nous quittons enfin Zig, y'a urgence, une pirogue nous attend au bord du fleuve à une cinquantaine de kms, j'ai une fesse sur un morceau de ferraille, j'y glisse une demi-bouteille en plastique pour amortir les chocs, une banquette me bouche la vue, je me tiens penché pour ne rien rater de la route, une alternance de piste en pavé bien roulante et d'asphalte quasiment neuf. On fonce, course ralentie très régulièrement par des gendarmes-couchés que notre chauffeur comme tous ses collègues négocient au ralenti, non pas, je crois par respect d'un code de la route qui paraît inexistant mais par respect pour leur mécanique plus que fatiguée. Ils ont intérêt à faire survivre le plus longtemps possible leur gagne pain. Très peu de circulation mais beaucoup de contrôle, douane, police, service sanitaire gendarmerie, une fois on nous demande même de descendre et d'aller présenter nos passeports à un uniforme qui en regarde deux et nous fait signe de filer. Aux autres contrôles, le bus ralenti, les autorités installées en contre-bas de la route, à l'ombre se contente de nous faire un signe: Circulez, y-a rien à voir... Avant de quitter Zig, arrêt dans une boutique pour l'achat de peinture, déco de l'école par Malo, l'artiste de la bande, on descend tous, respirer et se dégourdir les jambes, une annonce d'embauches placardée sur un poteau: de l'ingénieur au balayeur, une dizaine de postes sont proposés par une boîte américano-canadienne qui ne se présente qu'à travers un acronyme. Un jeune type qui zone devant une boutique flashe sur mes sandales et illico me les réclame pas content que je refuse, je ne peux pas partir pieds nus, au retour, lui dis-je pour m'en sortir par une pirouette dont il n'est pas dupe.

Une piste de terre nous rapproche du fleuve que nous suivons depuis un moment. Une pirogue nous attend au bout d'un appontement en bois. Sur la piste deux superbes pirogues sont en cours de fabrication, pas le temps de nous y attarder, on nous réclame au départ, on s'installe de façon à équilibrer l'esquif. Après encore pas mal de palabres et alors que j'ai noté nos 18 nom/prénom/destination sur le cahier du «capitaine» du port, nous nous lançons, au moteur, pour la traversée de ce fleuve comme un bras de mer, vaste un grand lac calme, 5 à 6 kms jusqu'à l'autre rive. Nous croisons des pêcheurs, quelquefois solitaire sur leurs barques pointues, ils lancent des filets à crevettes. Est-ce l'influence de l'air marin, nous improvisons un chœur pour répondre à l'accueil qui nous attend. Et à ce propos, Martha nous avait préparé à quelque chose de surprenant.

Mais difficile d'imaginer ce que nous avons vécu. De loin, dans une trouée de verdure, on aperçoit des taches de couleurs, en serrant nos focales on voit que des dizaines de gosses ont sauté à l'eau et s'avancent à notre rencontre, ils entourent l'embarcation de leur cri d'accueil, veulent nous serrer la main à tous, ils et elles sont souriant-e-s, rieur-s-e-s, sur la berge 100 peut-être 200 personnes dans leurs plus beaux atours, très colorés, un griot grimé, cracheur de feu, bouffon endiablé saute en tous sens au rythme d'un tam tam. Nous voici transporté dans un autre temps. Sentiment de gêne, d'usurpation, de rapport inégal avec ces gens qui font preuve d'une reconnaissance presque indécente pour les bribes de richesses que les bons toubabs veulent bien leur retourner, leur ristourner. J'exagère bien-sûr mais c'est le fait de l'émotion, de la sidération dans laquelle cet accueil nous a plongé. J'exagère car le travail de l'association est utile, pratiqué avec les villageois selon leurs demandes et avec leur participation à toutes les étapes des projets. Mais je reste désemparé devant tant de gentillesse, de sympathie immédiate, les enfants nous prennent par la main après nous avoir aidé à rejoindre la berge, il n'y a pas de pontons, c'est de l'eau jusqu'aux genoux que nous abordons la terre de Casamance et heureusement que je peux m'appuyer sur l'épaule des enfants pour faire les deux derniers mètres caillouteux et peu accueillants à mes pieds nus et tendres.

Nous partons en procession à travers des sentiers défoncés par la saison des pluies qui viennent de s'achever, au milieu des grands arbres notamment des rogniers que je prends d'abord pour des palmiers géants. Les enfants, 8/10 ans portent sur leur tête des valises sans se plaindre ni donner l'impression de

peiner. Enfin, une piste nous conduit au village, notre cohorte gonfle au gré des maisons traversées, partout des gens nous donnent le boonejoure. Dans la semi obscurité, je devine une mosquée, bâtiment carré en tôle juste signalé par son haut-parleur. On nous guide vers le campement, au milieu du village, le seul lieu fermé par une barrière de bambou. Au centre un espace en rond couvert de branche de rogniers limité par une murette de 50 cm, deux tables en long, ce sera notre salle à manger, notre salon, notre coin lecrure et écriture, souvent le dernier où l'on cause, où les villageois viennent rencontrer les toubabs, . Six cases rondes en briques surmontées du même toit en feuille de rogniers et de bambou, ce sont nos chambres, chaque case est divisé en deux, des lits étroits en forme de bas flanc composé de bois de bambous entremêlé surmonté de matelas en mousse et d'une moustiquaire. Pas plus de mobilier, c'est vite le bazar, tout traîne un peu par terre. Ces cases ont été construites par le CEID, le centre d'étude et d'information sur les drogues qui emmènent régulièrement ici des jeunes en difficultés avec la drogue. Le pisé qui tenait lieu de joint et servait de boulevard aux termites a été remplacé par du ciment. Les mêmes ont construit le four à pain. Un local technique en dur, sorte de magasin général complète le décor. Un capteur solaire permet un éclairage nocturne, alimente deux ampoules, il est bien utile pour recharger les téléphones. Le problème ne se pose plus pour moi, j'ai bloqué ma carte sim, il est inutilisable, quand à mon ordi, il fait sauter la batterie, j'ai dû trouver un autre spot pour le charger chaque jour. J'en parlerai plus tard.

Jean-François Meekel